

Jean-Jacques Rassial

Le déclin des discours amoureux

L'année dernière j'avais parlé du Suburbain, qui s'articulait avec toute une réflexion collective sur la question des banlieues, un travail qui se prolonge d'ailleurs, avec toute une équipe de Paris XIII, et donc un livre a paru, déjà, pour faire trace d'un certain état des travaux, qui s'appelle : » Y-a-t-il une psychopathologie des banlieues ? », qui a paru chez Retz...

Alors j'ai donné un titre : « Le déclin des discours amoureux », et je pensais reprendre les questions de la modernité, reprendre les questions de ce qu'il en était de l'amour du côté des jeunes, et de ce qui avait pu bouger de ce côté-là, et puis je me suis dit après coup que le meilleur moyen de parler du déclin du discours amoureux, c'est de commencer par aborder le lieu privilégié de ce déclin, c'est-à-dire le lieu où on fait l'expérience la plus coutumière de ce déclin du discours amoureux, à savoir le lien conjugal.

Donc je vais essayer d'avancer un certain nombre d'hypothèses, mais je partirai de deux vignettes cliniques comme on dit, je n'aime pas beaucoup le mot vignette, deux petites histoires cliniques assez anciennes, que j'ai rencontrées il y a assez longtemps, une femme et un homme, dont les figures, même si elles ont un côté singulier sont en même temps exemplaires, parce qu'on se situe dans le cadre de questions sur l'amour, de questions sur le conjugo, posées par des sujets névrosés.

Il est évident que dès qu'on commence à parler de la question de l'amour, on sait bien qu'il y a deux modes sur lesquels l'amour réussit, un

mode psychotique, où effectivement l'aimé vient satisfaire de façon exemplaire - pour le sujet psychotique - à marquer le lieu où fait défaut le Nom-du-Père... on connaît la dérive passionnelle que le névrosé cherche et que généralement il rate assez vite, ça lui permet de retomber dans ce conjugal dont je parlerai tout à l'heure, ou bien on peut aborder la question de l'amour aussi à travers le seul amour qui vaille, d'une certaine façon, en suivant Lacan, pour le coup, et sa lecture du Banquet, à savoir l'amour homosexuel, c'est-à-dire l'amour du côté de la perversion.

Je dis toujours : tout homosexuel n'est pas pervers, mais l'homosexualité, c'est une perversion. Là dessus Freud comme Lacan sont assez radicaux. Mais nous savons aussi que le discours amoureux n'a jamais été aussi bien examiné que par les homosexuels, je pense évidemment à Roland Barthes, « Fragments d'un Discours amoureux »...

Généralement on aborde la question de l'amour, la question de ce qu'il devient, son actualité, à travers la question de la psychose, ou de l'expérience psychotique même pour le névrosé, ou à travers la question de la perversion, voire la question de l'homosexualité. Je vais essayer de l'aborder autrement, en prenant je dirais le sujet ordinaire, c'est-à-dire le névrosé, qui lui aussi fait l'expérience de ce déclin du discours amoureux sur un mode, me semble-t-il, assez particulier.

Je vous raconte deux histoires, et puis après on verra jusqu'où on avance. Première histoire, j'ai évidemment modifié, comme vous vous en doutez, l'élément biographique, ce qui est bien gênant pour le premier cas, parce qu'il y a plein d'éléments qui viendraient conforter ce que j'ai à vous dire. Pour le second c'est un peu moins vrai. Donc j'ai appelé cette femme : Marie. Je pourrais intituler son cas, ce que je vais essayer de dire : « Le sacrement du mariage ».

Donc cette femme, qui porte un nom qui souligne encore ce côté sacré, a 40 ans... Quand je la reçois elle est mariée depuis 18 ans, elle a deux enfants, deux grands adolescents, 18-20 ans, qui sont au bord de quitter le domicile familial, ce qui aura lieu pendant la cure, et des enfants qui, disparaissant, ne lui permettent plus - c'est un thème que j'aborde souvent à propos des parents de l'adolescent - de masquer ses difficultés dans le lien conjugal derrière son rôle parental. Un rôle parental dont elle mesure d'ailleurs - c'est aussi un élément intéressant - dont elle mesure avec beaucoup d'intelligence par rapport à ce qu'on rencontre souvent, dont elle mesure bien que ce rôle parental change.

Elle est née sœur jumelle d'un garçon - je suis obligé de changer les noms, mais je suis au plus près de ce qui est en jeu - d'un garçon qui se prénomme Joseph. On est exactement dans cette problématique.

Elle a vécu toute son enfance dans une famille catholique très pratiquante, la mère s'étant engagée du côté, à l'époque, de ce qui apparaissait du côté des intégristes. Et, adolescente, elle s'est posé la question d'une vocation religieuse. A 20 ans, elle a rencontré son mari, à peine son aîné, c'est quelqu'un qui a 2-3 ans de plus qu'elle, et qui venait lui de renoncer, à un moment très avancé de son parcours, à devenir prêtre - donc qui avait suivi le Séminaire - il avait 22-23 ans, il était déjà dans une avancée importante, et il a renoncé à ce projet, et quand elle l'a rencontré, il s'était reconverti déjà au métier d'éducateur spécialisé.

Sa plainte comportait plusieurs registres :

1 - Après des études supérieures qui la menaient sur cette voie, elle avait renoncé à une carrière d'enseignante, d'abord pour s'occuper de ses enfants, puis pour choisir un métier - ça n'a pas beaucoup d'intérêt, mais pour choisir un métier plus lucratif que l'enseignement. Maintenant que leur sort financier, à l'un et à l'autre... le mari ayant gravi des échelons, changé d'établissement, et elle gagnant bien sa vie, un héritage venant par-dessus, elle souhaitait trouver le courage de chercher un poste de maître auxiliaire, puis de passer le CAPES. Elle l'a passé dans le courant de la cure, avec des exemptions puisqu'il y avait des problèmes d'âge.

Ce qui l'handicapait par rapport à cette carrière d'enseignante, ce qui l'avait fait au départ y

renoncer assez facilement, c'était une certaine inhibition à parler en public. Et des difficultés qui là pour le coup disparurent assez vite, et qui lui firent reprendre ce projet.

2 - Elle se plaignait que son mari, qui pendant tout le temps de l'éducation des enfants, élevés évidemment religieusement, avait maintenu une position dont elle disait que c'était une position de réserve, quant au sexuel, on va y revenir tout de suite, depuis quelques temps - depuis que ses enfants étaient grands - se révélait de plus en plus sarcastique quant au sexuel, mais surtout par rapport à la religion, au catholicisme, refusant en particulier depuis quelque temps de la suivre dans ses dévotions, dans lesquelles elle était très engagée, non pas comme sa mère sur un mode très intégriste, mais sur un mode très problématique.

La crise réelle par rapport à la religion est venue au moment où l'un des enfants, une fille, s'était engagée du côté des charismatiques, et que la mère l'avait suivie de ce côté-là dans quelque chose qui était une espèce d'enthousiasme, mystique, et le père, à ce moment-là, qui était resté dans cette espèce de position d'un catholicisme un peu refoulé, d'une certaine façon, et maintenu, prenait des distances importantes.

3 - Et surtout, elle se plaignait des sollicitations sexuelles de son mari, accrues depuis quelque temps, en énonçant clairement cela sous ces termes : qu'elle aurait préféré qu'il se trouve des maîtresses complaisantes mais discrètes, plutôt que de lui demander - je cite - des pratiques qui ne sont ni de son âge ni de son genre. C'est vraiment ce qui pour elle devient absolument insupportable, c'est-à-dire que ce père - c'est ce qui se trouve de façon assez fréquente chez les parents d'adolescents - interrogé sur sa propre masculinité, s'est retrouvé dans un phénomène d'activité de retour d'âge, comme on dit... eux qui avaient une espèce de vie sexuelle plutôt tranquille, ritualisée, ce monsieur qui en même temps, au niveau de la parole, commençait à se retrouver dans une espèce de... - le terme qu'elle évoquait, c'était « sarcastique », c'est un terme qui désignait bien ce qui pouvait être en jeu... - se mettait aussi à être un peu trop sollicitant.

Dès les premiers entretiens elle évoque la mort de son père, mais elle l'évoque de telle

sorte que j'ai cru pendant quelques temps qu'il était mort depuis très longtemps, alors qu'en fait, quand elle est venue me voir, il venait de décéder quelques mois auparavant, la laissant dans un travail de deuil encore actif et normal mais très très maîtrisé, qui semblait trop maîtrisé d'une certaine façon. En fait il s'avéra assez rapidement que la mort du père, associée à l'adolescence de ses deux enfants, un garçon - l'aîné - et une fille, opérait un remodelage de la relation familiale avec sa mère depuis le décès du père, mais aussi avec son frère jumeau et aussi avec les autres frères et sœurs, tout cela remettait au vif des questions dont on pourrait dire qu'elles avaient été négligées depuis son mariage...

Je vais uniquement reprendre deux séries de questions, utiles à mon propos. D'une part le mode sur lequel, avec énormément d'intelligence, je voudrais souligner la lucidité de cette femme, de cette patiente, le mode sur lequel s'articulait pour elle, en des termes lacaniens, la demande, le désir et le besoin dans la relation au conjoint. Ensuite, au-delà de cette histoire, j'essaierai de le reprendre.

D'autre part le rapprochement évidemment naturel qu'elle faisait entre son mari et son frère jumeau. Il y a une autre série que je vais déployer ailleurs - que je ne vais pas reprendre là, qui est intéressante mais qui ne concerne pas directement la même question, en tout cas pas de la même façon, qui était la question du choix professionnel et de ce qu'elle pouvait en dire là aussi avec énormément d'intelligence, et de finesse.

La demande d'analyse s'était formulée dans les termes du besoin. « Je crois que j'ai besoin de faire une analyse ». Ça n'est que plus tard, en particulier quand les choses avaient été réglées, avancées, du côté de sa ré-orientation professionnelle, d'un certain accomplissement de sublimation dans l'activité professionnelle, qu'elle en était venue, à un moment où la question s'était posée d'arrêter l'analyse, puisqu'elle en avait obtenu... - comme dit joliment Lacan, quand les gens vont mieux, on peut arrêter l'analyse - et au moment où ça s'était posé... à ce moment-là elle a posé les choses en termes de « désir », de prolonger la cure. Mais le terme qui était là en premier était le terme de « besoin ». Une mise en avant du besoin comme moteur, qui laissait à l'écart le désir, et je dirais d'une certaine façon tente, tentait d'éviter la

demande elle-même. Je me souviens de l'une de ses formules par exemple, qui était, dans les entretiens préliminaires :

- « D'après ce que je vous ai dit, est-ce que vous pensez que j'ai besoin d'une analyse ? »

C'est le genre de situation d'ailleurs où - vous voyez que si je parle de cela, de cette mise en avant du besoin, c'est aussi bien pour souligner le parallèle entre la formulation transférentielle et l'engagement amoureux, c'est de la même chose dont il s'agit. Et vous voyez bien que le piège dans lequel l'analyste doit éviter de tomber, à ce moment-là, c'est justement de répondre dans le registre par exemple du nécessaire, « oui ça serait nécessaire que vous fassiez une analyse », c'est bien l'un des cas où on doit être là, précisément, dans une abstinence quant à la réponse, et laisser le sujet cheminer lui-même. Là aussi je mentionne bien qu'on est dans le cas d'une problématique névrotique classique.

Souvent d'ailleurs - et c'est bien du côté de la question de l'engagement amoureux - c'est tout à fait intéressant dans les entretiens préliminaires (là je redeviens le clinicien) d'essayer d'évaluer dans quel registre le sujet situe sa parole, son entrée dans l'analyse. Est-ce que c'est sur le registre de la demande, est-ce que c'est sur le registre du désir, ou sur le registre du besoin ? On perçoit par là-même quel est le mode sur lequel il s'engage dans la relation amoureuse. Après tout, l'analyse ce n'est qu'une histoire d'amour qui commence par finir mal. Qui commence tout de suite par devenir très ennuyeuse.

La relation à la mère suivait les mêmes incertitudes. Ce qui était tout à fait étonnant aussi, c'était qu'elle évoquait ce lien à la mère là aussi dans le registre du besoin. Quand elle évoquait son histoire elle disait bien que la relation avec la mère, la relation avec le frère jumeau, la relation avec le père - mais je vais laisser le père un petit peu de côté pour l'instant - et la relation avec le mari, étaient soutenues par une logique du besoin. Je pense que c'est tout à fait important le thème du besoin dans l'amour névrotique. Ça nous montre bien que fondamentalement tout de même cette demande d'amour est aussi une demande d'amour à la mère, y compris pour le sujet névrosé. Y compris quand celui qui en est l'adresse c'est le bonhomme. Vous savez bien que le bonhomme en subit à chaque fois les conséquences puisqu'il y a tou-

jours un moment où sa compagne va lui reprocher de ne pas être « assez tendre ». Comme si la fonction du bonhomme c'était d'être tendre. Vous voyez bien que c'est bien en tant que mère, que substitut maternel, qu'il vient là tenir sa place. Ce qui, évidemment, pose problème. Parce que s'il est trop tendre, vous savez ce qui va arriver, elle va lui reprocher de ne pas être un homme. « Je ne peux pas compter dessus, il est trop tendre, je ne peux pas compter dessus ».

Alors ou elle compte dessus, et elle se plaint qu'il n'est pas assez tendre, ou elle trouve qu'il est assez tendre, et elle ne peut pas compter dessus. Je vous ai déjà dit qu'il y avait probablement deux seules façons de finir une histoire d'amour, n'est-ce pas, pour les hommes - pour les femmes concernant les hommes - si la logique féminine suit bien la logique hystérique de chercher un maître sur lequel elle puisse régner, c'est que, ou bien elle règne dessus et c'est un con, ou bien elle ne règne pas dessus et c'est un maître, et dans ce cas-là c'est un salaud. Donc il suffit de voir les divorces pour comprendre très vite que la plainte féminine est du registre : c'est un con ou c'est un salaud.

Du côté masculin, c'est plutôt : elle est trop maternelle, dans le genre Bobonne, je m'ennuie, ou alors : c'est une putain... Ce n'est pas tout à fait la même chose, ça ne se recouvre pas tout à fait.

Et ce qu'elle soulignait de son histoire, de cette relation forte avec son mari, une relation qui n'était pas remise en cause, qui n'a pas conduit au divorce, qui n'a pas conduit à la séparation, ce qu'elle montrait bien c'est comment, à chaque fois qu'il y avait quelque chose qui était de l'ordre d'une usure de la relation amoureuse, pour elle, c'était relancé par une demande de la satisfaction du besoin. Jusqu'à l'usage d'ailleurs, pour cela, de ces conversions hystériques, de cet appel à l'autre... par exemple, elle avait une formule, elle disait : quand je suis mal, au-delà ou en deçà du « être malade », mais quand je suis mal, il est aux petits soins avec moi... Il sait, ou il devine ce qu'il me faut... »

Vous voyez qu'on est dans cette logique-là. L'insupportable, c'était ce qui émergeait à travers le besoin du désir. Le sien restant évidemment dans la logique hystérique du désir de

non-désir. Je prends des morceaux de discours : « J'ai peu de besoins sexuels ».

C'est mis sur le registre du besoin. Et selon sa logique, évidemment qui était associée à sa morale religieuse, évidemment le peu de besoins sexuels qu'elle se reconnaissait étaient liés à la procréation. Évidemment elle avait la bonne protection de la non-contraception, ce qui faisait qu'évidemment de toute façon ça limitait l'activité sexuelle à quelques périodes relativement restreintes. La seule intervention chez elle du mot « désir », en tout cas dans ses premiers entretiens, pour elle, du « désir de son côté », c'était le désir d'enfant.

A partir de la question de ce désir du mari, émergeant - puisqu'il avait quand même fallu une quinzaine d'années au mari pour se dire qu'après tout par exemple, quand pour ces raisons, en particulier de non-contraception, le coït génital était impossible, il y avait d'autres fantaisies possibles, c'est bien ce qu'il est venu solliciter et qu'elle trouvait absolument insupportable, c'est à propos de la question du désir de ce mari - de ce désir réémergeant - que le frère jumeau qui, auparavant, était évoqué dans la logique du frère jumeau comme celui qui lui avait pris une part d'elle-même, part masculine évidemment, et aussi une part de l'amour de la mère, réapparut dans son discours.

Elle dit par exemple, à ce moment-là :

- Jusqu'à l'adolescence, lui était très timide, très réservé, très replié, alors que moi je passais pour une enfant espiègle.

Depuis par contre lui menait une vie de célibataire domjuanesque, passant d'une maîtresse à l'autre assez rapidement, et avec beaucoup de succès, sans jamais s'attacher. « Il a peut-être eu des enfants sans le savoir », dit-elle, mêlant d'ailleurs, dans l'évocation de cette position du frère, mêlant en même temps, toujours de façon très très ambivalente, reproches et amusement. Et en soulignant d'ailleurs l'importance du choix des prénoms accouplés - c'est bien ce dont il s'agit - de ce frère et de cette sœur. C'étaient deux prénoms religieusement accouplés. Je dis Joseph et Marie parce que ça correspond tout à fait, c'était vraiment dans la même logique. Elle rappelait d'ailleurs qu'elle avait refusé de donner à son fils, en second prénom, celui d'un de

ses frères, contrairement à une tradition familiale.

Alors elle reprend, dans cette comparaison entre son mari et son frère :

- J'accepterais que mon mari fasse comme lui, et qu'il aille ailleurs satisfaire ses désirs sexuels.

Répétant de façon insistante : « Ce n'est pas ce qui compte pour moi, et ce n'est par cela, par le sexuel, que je tiens à lui. »

Elle en vient d'ailleurs à mettre en avant - d'une certaine façon pour hystériser le mari, on pourrait dire - une division entre deux faces de son mari : d'un côté l'ancien séminariste respectueux, respectable, le professionnel sérieux, respecté et respectable, ce sont des mots qui reviendront en répétition, et puis de l'autre côté le mâle quasiment satyriatique qu'elle présente, et qui serait... présenté au début, c'était vraiment... je me posais des questions sur le côté un peu débridé de la sexualité de ce personnage... le vrai Pan... En tout cas elle oscillait de l'un à l'autre... division entre deux faces de son mari, qui répétait de façon assez explicite pour elle la division entre elle et son frère.

Après que dans l'enfance se soit maintenu pour elle - sur un mode hystérique, entendons-nous bien - une certaine incertitude sexuelle, Joseph lui renvoyant l'image d'un double masculin, logique assez banale chez les jumeaux, et leur relation, pendant l'enfance, étant du registre de la complémentarité, gémellaire, elle avait, durant l'enfance, dit-elle, pris ses distances avec ce frère, en même temps qu'elle prenait ses distances avec la sexualité. Expulsant toute masculinité, mais aussi tout investissement sexuel.

« Par moments », dit-elle, « j'ai l'impression que mon mari et moi nous nous complétons. Mais à d'autres moments je pense que nous sommes trop différents. »

Elle déplace, dans cette formule, par exemple, assez strictement, une formule qu'elle avait utilisée à propos de son frère. Les pas qu'elle franchit, et qui passèrent, entre autres, par une réconciliation avec ce frère, avec lequel la situation était très tendue, en particulier depuis la mort du père, ça prit deux temps pour en dégager deux moments logiques. D'abord à propos de son activité d'enseignement, que j'ai laissée un peu de côté, elle a réarticulé masculinité et féminité. Et explicitement, en même temps,

passivité et activité. « Mon mari me demande - c'est ça qui pose problème - mon mari me demande d'être plus active sexuellement ».

Une aventure extra-conjugale de son mari - on a envie de dire : enfin ! Enfin une petite aventure, sans beaucoup de suite... - ça a eu pour effet, paradoxal, de déclencher une crise de jalousie, dont les conséquences furent structurantes. Une jalousie efficace, qui lui permit d'ailleurs d'élucider des tendances - je reprends ses termes - des tendances homosexuelles, et à manifester, en tous cas, son exigence d'être située quelque part non seulement dans le désir de l'autre, mais du côté de son propre désir. Ensuite elle réévalua ce qui était pour elle la fonction du mariage, d'abord lien sacré qui mettait le sujet à l'abri du désir - c'était ça qui avait organisé le désir de telle façon qu'elle pouvait être comblée sans que le sexe y ait part - c'était ça la fonction du mariage, et elle passa par une critique de ce mariage, qui perdit un peu de sa valeur religieuse (après tout le mariage n'est pas un sacrement), pour être le cadre, vide, en fait, d'une relation qui ne soit plus de complémentarité fraternelle, mais de relance de la rencontre, c'est une des histoires, après tout elles ne sont pas si fréquentes, où d'une certaine façon le travail de l'analyse aboutit au renforcement du lien conjugal.

Je m'arrête sur cette histoire, je la reprendrai tout à l'heure, et je vais évoquer un autre personnage, que j'avais évoqué à plusieurs reprises d'ailleurs puisqu'il est exemplaire, je vais l'appeler David, ce qui a moins d'importance quant au nom dans son histoire, sauf qu'il est juif, que ça vient jouer un rôle, mais bon... son prénom est plus anodin que celui que j'ai choisi tout à l'heure.

Et le titre de ce que je vais vous dire... je vais appeler ça « La scène de ménage », évidemment je vais faire l'éloge de la scène de ménage. Comme d'autres ont pu le faire, je pense à Gérard Pommier...

Je vais évoquer un seul thème de cette cure, évidemment... c'est une vignette parce que je reprends un des fils ou deux-trois des fils, mais pas l'ensemble des fils de la cure. Par exemple dans le cas précédent j'ai laissé le père de côté le père, j'ai laissé la profession de côté, j'ai laissé la petite enfance à strictement parler de côté, et je n'ai mis en avant qu'un certain nombre d'enjeux, autres... Quand il vient me voir David

a 35 ans, il en est à son second mariage et à son quatrième essai de vie de couple. C'est d'une grande banalité... il y a quelques années, ça aurait fait bondir, mais maintenant on rencontre un nombre de gens qui en sont à leur quatrième mariage, ou à leur 8e essai de vie de couple... quand il n'y en a qu'un on s'inquiète, on se dit il y a un gros problème...

Il a réussi cette fois à prendre à son compte, de son côté, comme un enjeu psychique, la répétition de mécaniques, de mécanismes en jeu dans chaque relation, qu'il accepte donc d'analyser dans la cure, alors qu'évidemment, peu de temps avant, il passait son temps à en accuser ses compagnes. Outre une infidélité ordinaire d'obsessionnel, ou une infidélité ordinaire d'homme, je vous renvoie aux dernières pages de la signification du phallus de Lacan, où il montre comment il y a quelque chose qui est une monogamie, enfin une monoandrie constitutive chez la femme, même si elle a des amants, c'est-à-dire que de toute façon, si elle a un amant, il faut qu'il prenne toute la place, elle n'en a pas deux à la fois, elle n'arrive pas à gérer les deux relations, elle peut avoir deux relations, mais il va falloir qu'elle les hiérarchise immédiatement. Tandis que le bonhomme lui s'arrange beaucoup mieux avec quelque chose qui est... deux qu'il ne veut pas hiérarchiser. La () féminine c'est : « Ça ne me gêne pas que tu aies une maîtresse, mais je veux être celle qui compte le plus... » La maîtresse d'ailleurs disant la même chose de son côté, ce qui met le bonhomme dans une situation..

Mais il y a quelque chose, Lacan y insiste, d'une idée quand même du côté féminin, qui serait d'aller - évidemment elle est déçue - d'aller rencontrer Dieu chez l'homme... Évidemment, le pauvre mec, il déçoit... Alors () qu'il en faut au moins deux pour faire tenir quelque chose de l'ordre du féminin, du côté masculin, donc il y a quelque chose d'une infidélité constitutive chez le bonhomme. Donc lui est dans son infidélité d'obsessionnel, telle qu'à chaque compagne officielle avait succédé la maîtresse adultère, qui était devenue la compagne officielle à laquelle avait succédé la maîtresse adultère, selon une logique qu'on connaît bien.

Mais cette logique, ce fonctionnement ordinaire, avait perdu de son efficacité, si je puis dire thérapeutique, en tout cas symptomatique. Et ce qui l'inquiétait très fortement là, à juste

titre, de façon intéressante, c'était comment, plutôt que de se satisfaire de cette glissade progressive d'une femme à l'autre, ça commençait à faire beaucoup... c'était sa propension aux scènes de ménage.

Au moins le prétexte le plus faible dans cette dernière relation - ça avait le cas accidentelle-ment dans les relations précédentes - mais là c'était flagrant : l'un ou l'autre commençait par faire la gueule. Évidemment lui de temps en temps, mais elle le plus souvent. Elle faisait... elle était censée faire la gueule. Il y allait d'un reproche, évidemment, la formule usuelle, ce qui permet à Lacan de décrire « l'objet a » :

- Qu'est-ce que tu as ?
- Rien

L'objet a, c'est le rien, dit Lacan. Et je crois qu'on ne comprend pas ce qu'il veut dire... - on peut le comprendre à partir de la question de l'angoisse, si l'angoisse n'est pas sans objet, son objet c'est bien le rien... mais on le comprend beaucoup mieux dans le quotidien, quand on est face à sa compagne, qui fait la gueule, et qu'on lui demande :

- Qu'est-ce que t'as ?
- J'ai rien.

C'est encore plus fort que le rien de l'anorexique, qui ne mange rien, et bien là... : « j'ai rien ». Si quelqu'un vous dit ça, vous lui dites : « prête-le moi, garde-le... » Vous voyez, il faut l'objectaliser ce rien... C'est ça, S barré sur petit a du discours de l'hystérique. C'est l'hystérique qui met en avant sa division, pas seulement l'hystérique, l'hystérie est constitutive de chaque sujet... son malaise... et quand on lui demande :

- Qu'est-ce que c'est, l'objet de ton malaise ?
- C'est rien.

C'est une parole vraie, qu'il faut entendre comme ça, dont il faut reconnaître la vérité...

Mais ce qui l'inquiète, lui, là, c'est que le ton montait de façon très violente, jusqu'à ce que des objets soient brisés, ou jusqu'au fait qu'il y ait un coup, qu'il la frappe... on n'est pas confronté au mari violent, ça va être généralement... la gifle, ça va être l'acte violent un peu symbolique, il va la bousculer etc. Ce n'est pas allé jusqu'à une véritable violence, dans le lien conjugal ordinaire, le plus souvent ça va jusqu'au moment où il menace de la frapper : « Je vais te casser la figure... » ça suffit. Vous voyez ça renforce le mécanisme, au moins elle sait... elle connaît un peu le contenu de ce « rien »,

c'est de ça dont il s'agit, et lui, évidemment, comme bon obsessionnel ()...

Donc la scène s'arrête, et après une distance de quelques heures, ponctuée donc de bouderies, de menaces de séparation, de comptes pour les partages, c'est très obsessionnel, on commence à faire le compte : « je garde ça, tu gardes ça »... l'obsessionnel classique, c'est le grand problème du divorce de l'obsessionnel, c'est-à-dire que l'objet barré ça ne le gêne pas trop, mais ce qui le gêne c'est le partage des objets... « Qu'est-ce que je garde, qu'est-ce que tu gardes ? »

Donc après cette période-là et bien il y a une réconciliation, systématiquement, marquée d'une part de gestes de consolation, de témoignages de remords, de culpabilité, de jeux de séduction, et, dit-il, d'une relation sexuelle, alors particulièrement satisfaisante pour l'un et pour l'autre. Relançant un amour éternel jusqu'à la prochaine fois. C'est une histoire fréquente, banale, mais qui me semble intéressante dans l'histoire de David parce qu'elle est justement marquée de sa fonction, cette scène de ménage, de refondation du lien amoureux. Statut de refondation de la scène, de la scène... euh ! Pourquoi pas... du lien amoureux à partir de la scène de ménage, selon deux logiques qui se complètent : une logique obsessionnelle, et une logique perverse. Tout de même.

Il peut d'ailleurs rapidement donner la valeur visuelle de chacun de ces moments. Ce qui viendra très rapidement à partir d'un rêve, c'est (et à propos de ces fractures d'objet), c'est un moment du rite juif du mariage, qui est le bris du verre de cristal. Dans le rite juif, il y a un moment où le mari doit briser, du pied généralement, un verre en cristal, un objet en cristal, pourquoi ? Parce que c'est précieux, ça se casse facilement, on ne va pas lui demander de casser un bloc de plastique, là il va y passer trois heures, il va y passer la nuit de noces... Le cristal parce que c'est précieux, et ça se casse. Pourquoi, dans le rite juif ? Parce que c'est le souvenir de la destruction du Temple, du deuil permanent depuis la destruction du Temple. Donc il doit être évoqué à chaque moment, y compris un moment dit de joie, qui est celui du mariage.

Pourquoi il évoque ça ? Ce qui est intéressant c'est qu'il évoque ce bris d'objet dans ce moment de fondation du lien. On pourrait même dire qu'il retrouve là l'étymologie du

symbole, de la fonction symbolique, vous savez, ces deux tessons, morceaux brisés, qui peuvent s'ajuster pour tenir lieu de mot de passe, c'est une image que je reprends périodiquement.

Alors il fait ce rêve... vous voyez, déjà, casser des objets dans la scène de ménage, ça prend pour lui sens de ce type-là.. Et peu de temps après, évidemment très intéressé par les constitutions de rituels, il évoque la fonction de la gifle dans le rituel catholique. Il y a une tentative de trouver... non pas de se protéger, ou d'annuler par le rite, mais aussi de trouver le statut fondateur de cette scène, de cette violence contre les objets au moment de cette violence contre l'autre. Il évoquera aussi - je ne m'y attarde pas - mais le fait qu'effectivement avec un père... sévère, l'un des moyens pour lui d'aller rencontrer le réel de ce père très absent pour des raisons professionnelles, c'était d'aller recevoir une gifle... là aussi, sans perversion, d'aller titiller le père jusqu'à ce qu'il y ait le coup, le coup du père. Et très vite il en est venu à décrire ce temps consacré aux scènes de ménage comme un temps rituel, comme un rite privé. C'est intéressant parce que vous retrouvez la formule de la névrose obsessionnelle : la névrose obsessionnelle, c'est une religion privée.

Mais en même temps ce scénario n'était pas sans évoquer pour lui aussi une dimension perverse : celle du fantasme pervers de n'importe quel névrosé, je ne décris pas ce sujet comme pervers, hein... La mise en condition d'une jouissance sexuelle possible, soutenue par un parcours dont les ressorts pulsionnels sont multiples, ce n'est pas seulement le génital...

[...]

On est bien obligé d'associer les deux mots, la simple explication, pour éviter la scène, la tentative d'essayer d'éviter la crise, ne produisait pas... pouvait produire un processus de refondation, mais ne produisait pas la satisfaction sexuelle spécifique qui est produite par l'ensemble de ce parcours.

Les deux thèmes majeurs qui furent soulevés dans son analyse, c'est, d'une part toute la dynamique de la relation à la mère, et d'autre part la valeur de la haine à l'égard de l'autre sexe. Pour user d'une vieille appellation qui me semble pour le coup très intéressante : la haine à l'égard du « sexe ». Quand on dit « le sexe », on parle évidemment des femmes. Ce qui est tout

de même intéressant. C'était évidemment l'enfant préféré de sa mère, donc petit obsessionnel, qui savait comment relancer son amour, et de façon encore plus efficace quand il a eu un frère cadet, plus jeune de 5 ans, et qui pouvait menacer, évidemment, de prendre sa place. Il avait un moyen très simple : il lui suffisait de faire en sorte que sa mère soit conduite à le punir, ou à le disputer, pour qu'évidemment, immédiatement culpabilisée, elle s'efforce de le consoler. Elle le punissait pour le consoler. C'est comme ça que ça fonctionnait. Évidemment sans jamais le frapper... C'était un montage, comme ça, et c'étaient des souvenirs très présents, à 6-7 ans, il savait comment titiller sa mère pour qu'elle le dispute, et puis dès qu'elle le disputait, il se mettait évidemment à pleurer hors proportion de l'engueulade, et immédiatement là elle s'occupait de lui pour le consoler, avec cet (incestuel ?) maternel qui () à bien des fils... Il se tournait en particulier, ça va revenir sur le... le bris d'objet, une fois où sa mère, en le grondant, avait malencontreusement cassé un de ses jouets, ce n'est pas vraiment un jouet, je vais vous le dire, ce n'est pas... en plus ce n'est pas inintéressant, c'était un globe terrestre en verre, qu'il avait sur son bureau, qu'on lui avait offert, et en le grondant, elle l'avait cassé, et elle avait immédiatement marqué la réconciliation, et sa culpabilité, par l'achat d'un globe... lui disait : « je me souviens que ce globe m'énervait, je le trouvais pas beau etc.

Et puis quand sa mère l'a cassé, il était en fait très content, mais évidemment il s'est plaint, et alors du coup elle lui en a acheté un beaucoup plus beau, beaucoup plus gros, parce que c'est important qu'il soit plus gros à ce moment-là. De même les rares disputes des parents entre eux... il disait que ses parents se disputaient rarement, mais alors c'était caractéristique, dès qu'ils se disputaient, ça se terminait par le fait qu'ils sortaient sans les enfants, alors que d'habitude ils sortaient toujours avec les enfants, et bien là ils se payaient une sortie sans les enfants... vers une scène primitive d'ailleurs qui consistait à aller au restaurant, la scène primitive ça peut être plein de choses, pour lui la scène primitive, c'était aller au restaurant..

De ce point de vue la scène de ménage, vous voyez comment elle vient jouer sa fonction assez précise de jeu de séduction. Donc on est là dans la logique du versant : « l'obsessionnel/enfant préféré de la mère ». Et on sait bien comment ça fonctionne. Mais sur

un autre versant, elle était le mode, cette scène de ménage, sur lequel - sur un mode classique, et en principe sans suite - pouvait se manifester la haine que recèle l'amour.

Ce qu'il formulait d'ailleurs en... Très informé de psychanalyse, il était un lecteur de Freud et de Lacan, ce qu'il évoquait... l'un des effets de sa cure a été très intéressant, c'est quelqu'un, quand je l'ai reçu, qui n'était pas loin d'être dans une demande didactique, c'est un des cas de ceux qui ont guéri de l'analyse, il n'est pas devenu analyste, c'est le versant... quelqu'un d'assez... évidemment vous voyez c'est des patients... j'aime bien... ils me sont évidemment très sympathiques... mais il évoquait son intolérance aux hystériques : « Je ne supporte pas les hystériques. »

Alors évidemment il avait le don pour ne se prendre d'amour que pour de grandes hystériques. A la fois il engageait sa compagne à faire montre de son hystérie, à y aller de son hystérie, à y aller de son (), à jouer de son retrait, de son retour, à jouer de son hystérie, classique, et lui-même, curieusement, dans sa colère, mimant une scène d'hystérie, une crise d'hystérie, mimant la crise d'hystérie... Et la scène de ménage à ce moment-là avait une autre fonction. Elle avait une fonction de dire la haine au cœur de l'amour, la haine au cœur de l'amour, sur un mode combiné entre sa logique obsessionnelle et la logique hystérique, les deux, et en même temps d'aller constater - ça, c'est venu assez tard dans la cure - justement parce que cette scène de ménage s'arrêtait, parce qu'elle était ponctuée par quelque chose qui était le bris d'objet, ou un coup, mais pas d'une grande violence, ou par simplement une menace de frapper, c'est-à-dire le constat de l'impossibilité de pousser cette haine jusqu'à l'acte sadique.

Donner une place à l'agressivité du désir, donner une place à la haine dans l'amour, mais sur un mode assez strictement cathartique. Qui relance l'érotique du désir, et de l'amour, en laissant énoncé, sur le mode à proprement parler de la dénégation, le rejet de la haine de l'autre : l'utilisation d'un procédé propre aux obsessionnels, d'un procédé dénégatif.

Enfin ces scènes - et c'est ça aussi qui est tout à fait intéressant - de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que la relation s'installait, survenaient, dit-il, sur fond d'ennui, ce qui était

tout à fait singulier quand il en faisait l'analyse, c'était de dire : heureusement qu'il y a eu la scène, parce qu'on s'ennuyait, on commençait à s'ennuyer l'un avec l'autre.

Et qu'est-ce qu'il dit à ce moment-là qui est tout à fait intéressant ? Il dit : ce qui se passe dans cette histoire, dans cette relation-là, dans cette nouvelle relation, complètement différente, c'est que la scène de ménage vient assez strictement à la place de l'adultère. Alors que d'habitude, dans cette autre relation, dès qu'il y avait cette mesure d'ennui, il passait à une autre, dans cette relation-là (il faut dire que ça c'est une preuve d'amour), la scène de ménage venait à la place de l'adultère. Et il considérait tout à fait différemment par exemple les scènes de jalousie qui avaient présidé aux ruptures de ses histoires antérieures.

D'habitude : « Mieux ça va avec une femme, plus ça va avec une femme, plus je m'ennuie, et plus je la trouve ennuyeuse, et plus j'ai envie d'une autre relation, et dès que j'ai une autre relation, évidemment... » Évidemment, l'intérêt d'une autre relation c'est que la femme le sache, ce n'est pas un clandestin, c'est quelqu'un qui aime bien mettre la pagaille, vous l'avez constaté, et bien il a une scène de jalousie et il rompt. Et bien là, ce n'est pas ce qui se joue, il joue tout à fait autre chose.

Je vais m'arrêter sur ce cas. Je vais juste, en quelques phrases, tirer les fils que j'ai envie de tirer à partir de ces deux cas. Je vais essayer d'aller très vite parce que ce serait intéressant qu'on en parle, une fois de plus... Le premier fil, c'est cette articulation demande/besoin/désir... Vous voyez que ce qui est tout à fait troublant dans la première histoire, me semble-t-il, c'est comment alors que la logique hystérique habituelle est la logique de la demande, comment on a tendance à mettre en avant ce qui serait quelque chose de ce registre-là, qui organiserait la logique de l'amour, « l'amour c'est une demande d'amour, la demande est une demande d'amour », l'histoire habituelle, je ne dis pas que c'est faux, je ne dis pas que c'est absent, ce qui me semble beaucoup plus intéressant, c'est d'envisager comment l'amour chez le névrosé est une tentative de réconcilier le besoin et le désir. C'est-à-dire que, l'amour, c'est le mode sur lequel le sujet va tenter de dire à l'autre : « j'ai besoin de toi », pour ne pas lui dire « je te désire. »

Je vais essayer d'aller très vite... deuxième thème, qui est derrière, qui n'est pas forcément celui qui apparaît le plus, mais c'est le risque conjugal. Qu'est-ce que c'est que le risque conjugal ? C'est d'abord l'habitude, et le fraternel. J'ai déjà beaucoup glosé là-dessus, je le reprends quand même, c'est-à-dire d'une certaine façon que le mode sur lequel on peut rabattre le désir sur le besoin, c'est bien de prendre exemple sur ce qui constituerait quelque chose comme le modèle fraternel du lien conjugal. Quant à l'habitude, là aussi, j'en ai déjà beaucoup parlé, qu'est-ce que l'habitude, et bien c'est l'exercice de la pulsion de mort, c'est le repérage de ce qui fonctionne comme pulsion de mort pour n'importe quel sujet.

Je pense à un autre patient qui parlait de ce qui ne se passait plus bien dans sa relation de couple, et qui disait : « Ce qui est étonnant c'est qu'on a l'impression qu'on se... on est tout le temps ensemble, ça va, d'une façon très ritualisée, le soir, la nuit, le matin, les week-end, de temps en temps avec les enfants, de temps en temps sans les enfants... »

Et un jour il arrive, il me décrit sa situation, il dit : « Ce qui est étonnant, c'est qu'on est tout le temps ensemble mais on ne se voit plus. On ne se voit plus... »

C'est le côté, comme ça, quelque chose qui serait comme une désobjectivation qui serait en œuvre dans ce lien conjugal, sur le registre de l'habitude. L'habitude, c'est ça, l'habitude. C'est quoi, celui qui se plaint de l'habitude ? C'est le fait qu'on va pouvoir répéter tel ou tel geste, par exemple, sans avoir besoin d'y engager son désir. Je dis toujours que l'exemple typique de ce que c'est que l'habitude, c'est : vous prenez votre voiture le matin, ou à tel ou tel moment, pour aller... sortir... pour faire quelque chose d'un peu original, et au bout d'un moment vous êtes en train de prendre le chemin du bureau. Ça vous est déjà arrivé, ça ? Et bien c'est « l'habitude ». Et l'habitude, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle annule le sujet désirant. Effacement du sujet désirant. Ce qui est l'un des risques du conjugo, c'est bien la constitution d'habitudes qui font que le sujet du désir s'absente.

Ca vient soutenir quelque chose puisque à ce moment-là ça vient soutenir quelque chose de l'ordre du besoin. C'est une scène de comédie assez classique, mais c'est arrivé un jour à un de

mes patients, qui n'a pas trouvé ça drôle pourtant, alors que c'était drôle, un jour il rentre chez lui la maison était vide. Il y avait une crise avec sa femme, ça n'allait pas très bien, et il rentre chez lui, il n'y avait plus rien. Alors là elles sont toutes géniales, le déménageur était venu dans la journée, il rentre chez lui, il était parti le matin, il rentre chez lui, la maison était vide. Moi j'ai trouvé ça très drôle. Je ne lui ai pas dit... Évidemment le couple s'est refondé, avec ça... C'est une bonne méthode, ça... D'un seul coup, là, le côté « on est plus dans les meubles »... y compris sa femme, et d'abord... d'un seul coup : shplaf... plus rien... le rien, vous voyez... Ça c'est encore une formule du « rien »... Comme objet du désir.

En plus... bon, vous connaissez un peu l'histoire, c'était très intéressant, effectivement, c'est une forme sous laquelle cette femme, d'une grande intelligence, névrotique évidemment, a relancé pour le coup l'amour de ce bonhomme, le désir, d'un seul coup... Et bien pourquoi il a été affecté, il a été affecté parce que l'habitude s'est cassée la figure, ce qu'il n'a plus retrouvé, c'est son habitus, c'est-à-dire son habitation. L'habitation, c'est bien l'habitude. Vous n'avez qu'à voir comment... je le dis souvent... que pour faire une bonne affaire immobilière, vous cherchez des couples qui construisent une maison. Généralement quand ils l'ont construite ils divorcent, ça c'est, hein... Si vous voyez un couple qui se construit une maison, vous pouvez... pas tout le temps, mais... vous vous apercevez que dès que la maison est finie, qu'ils ont mis des trucs, qu'ils sont entrés dedans, ils divorcent ! Et la maison est à vendre généralement moins cher... Non, c'est pour faire de bonnes affaires... La psychanalyse pourrait vous renseigner sur des trucs comme ça... C'est utile dans la vie... Par exemple les architectes qui ont des projets de maisons individuelles, le fantasme de chacun peut se présenter... les architectes, marrons, pas tous, perçoivent très bien... l'agent psychologique...

Le deuxième point... le fraternel, vous voyez que le fraternel, c'est bien parce que... je dis souvent que le modèle du conjugo moderne, et de la modernité, c'est la fraternité : « tous des frères, même les soeurs... même les enfants... c'est le modèle de la fraternité généralisée... c'est évidemment un moyen d'escamoter le père, de façon assez radicale... A propos des banlieues, c'est la politique des grands-frères, c'est

vraiment la pire connerie qu'on ait jamais inventée, mais je l'ai tellement écrit, que je ne vais pas m'y attarder

Dernier point : ce qui est en jeu dans cette dynamique de l'ennui et de la haine (vous savez que l'ennui c'est la même étymologie que la haine, c'est l'ennemi, l'ennui et l'ennemi, ça vient de la même chose...) Qu'est-ce que c'est que l'ennui ? L'ennui, c'est le mode sur lequel se dit la haine névrotique... C'est le mode sur lequel se dit la haine névrotique. Alors vous voyez, il y a une ambiguïté de la formule, hein ! ... Entre « je m'ennuie », qui est quelque chose qui serait du côté d'une tonalité dépressive, « je m'ennuie », c'est je déprime, et « tu m'ennuies », ce n'est pas tout à fait la même chose, parce que dans « tu m'ennuies » il y a deux sens. Tu m'ennuies au sens de : « tu provoques une dépression qui fait que je m'ennuie », et c'est « tu m'ennuies » au sens de : « tu me poses un problème ».

« Tu m'emmerdes », c'est encore pire, c'est la chanson de Brassens, il y a une formule, comme ça, la distinction entre les emmerdeuses et les emmerdantes, les emmerdatrices, parce qu'il faut qu'il en invente une autre, mais on voit très bien comment le bonhomme, va dire, c'est ce que j'évoquais tout à l'heure, le bonhomme, dans le lien conjugal, se trouve menacé de virer au con ou au salaud, autant la femme, elle vire à l'emmerdeuse ou à l'emmerdante... ou elle est emmerdante, c'est-à-dire que vraiment on déprime... ou c'est une emmerdeuse et dans ce cas-là, on est dans quelque chose qui est du registre... le versus haine/ennui. Cette articulation haine/ennui.

J'avais d'autres choses à dire mais je vais m'arrêter là-dessus pour discuter... La question paradoxale, c'est qu'on s'aperçoit (c'est pour ça que j'ai évoqué ces deux cas, ces deux situations) que le repérage de la logique dans laquelle est prise telle ou telle crise du couple, que ce soit une crise qui se manifeste par exemple dans l'écart entre le désir de l'un et le désir de l'autre (c'était l'évocation du mari), ou que ce soit une crise qui se manifeste par la place privilégiée de la scène de ménage... ET bien, ce qui est tout à fait paradoxal c'est que quand on examine les conditions de ces crises, on n'aboutit pas du tout à quelque chose qui serait la séparation. C'est-à-dire que le gain d'intelligence de la situation a un effet tout à fait curieux, c'est probablement en remettant le lien conjugal à sa place, c'est-à-

dire avec le minimum d'humour qui doit... tout de même ce qui parle le mieux du lien conjugal ce sont les comiques... enfin, les comédies, par exemple... le lien conjugal généralement ça donne lieu à de la comédie, les tragédies, elles nous parlent de l'amour, elles parlent rarement du lien conjugal, ou alors c'est vraiment... affligeant.

Et bien le lien conjugal fonctionnerait à la condition de comprendre à la fois sa dimension humoristique - ne pas prendre le lien conjugal pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire pour quelque chose qui serait l'accomplissement du désir d'amour - et en même temps avec l'intelligence de l'ambivalence qui est incluse dans toute relation de ce type. Voilà, je n'ai pas de fait de schéma, je n'ai pas fait de lacanisme dur, ça change un peu.

P.S. Trop occupé, Jean-Jacques Rassial n'a pas eu le temps de corriger son texte, il a « fait confiance » à la transcriptrice...